

Mon frère

KARIN SMIRNOFF

"Brutal, original, charnel..."
EXPRESSEN



Née en 1964, Karin Smirnoff vit à Piteå dans le nord de la Suède. Son premier roman, *Mon frère*, qui inaugure la trilogie de Jana – vendue à plus de 600 000 exemplaires en Suède –, a été sélectionné en 2018 pour le prix August et traduit dans une quinzaine de pays. Une adaptation télévisuelle sur HBO est cours de réalisation.

Mon frère

KARIN SMIRNOFF

Mon frère

Traduit du suédois
par Esther Sermage



TITRE ORIGINAL
Jag for ner till bror

ÉDITEUR ORIGINAL
Bokförlaget Polaris, Stockholm

Cette traduction a été subventionnée
par le Swedish Arts Council,
que nous remercions gracieusement.

©Karin Smirnoff, 2018
Karin Smirnoff et Bokförlaget Polaris, 2018,
en accord avec Politiken Literary Agency.

Poème de Helmer Grundström, *Langt Nol i Vala*,
extrait de *Detta är mitt land* (Norstedts, 1939).

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions Jean-Claude Lattès, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TOUT AU NORD DE MES PEINES

Tout au bout de l'enfer
Tout au nord de mes peines
Je traîne mon accordéon
Contre l'âme chagrine.

Le soufflet fendu.
Et l'âme craquée.
Tout au nord de l'enfer.
Tout au bout de mes peines.

Helmer GRUNDSTRÖM

Un

Je suis allée chez mon frère. J'ai pris le car qui longe la côte et je suis descendue à la E4. Et puis j'ai marché jusqu'au village.

La neige tombait dru et bouchait peu à peu la route. Les flocons se vautraient dans mes grosses chaussures. J'avais froid aux chevilles comme dans mon enfance.

Une voiture aurait pu s'arrêter en voyant mon pouce mais il n'en passait pas. La maison de mon frère était à quelques kilomètres. Ça grimpait.

Pour me divertir je chantais Evert Taube.

Nos parents adoraient Evert Taube. Ils sont morts.

Le vent transperçait mon manteau. Il manquait le bouton du haut et la neige fondait en touchant mon cou. Je trouvais bizarre de ne pas encore être arrivée. La couche blanche rendait le paysage anonyme. Est-ce qu'au moins j'avais passé la ferme d'Eskil Brännström ? Je me suis dépêchée. *Tant que la barque est à l'eau, tant que le cœur est à flot... Qui a dit que tu étais venu au monde pour profiter au soleil de ta joie vagabonde.*

Une tache perçait le brouillard blanchâtre. Une silhouette recroquevillée marchait à contrevent. D'abord je n'ai pas vu si c'était un homme ou une femme.

Les gros flocons tournoyaient et se précipitaient tout mouillés. L'apparition s'est effacée pendant quelques secondes puis ça a soufflé de plus belle. Dans l'œil du cyclone je l'ai brusquement aperçu.

Je ne le connaissais pas.

Quel temps, il a dit en arrivant plus près. J'ai hoché la tête. Il m'a demandé où j'allais et je lui ai répondu à la ferme Kippo.

Tu as dû te tromper au croisement, il a fait remarquer emmitoufflé dans son écharpe. Tu aurais dû prendre à droite. Je peux te montrer, il a gentiment ajouté. Entre l'écharpe et le bonnet on distinguait deux yeux et un nez. J'ai en vain essayé de croiser son regard mais il gardait les yeux rivés devant lui.

On a fait demi-tour malgré mes tripes qui me disaient le contraire. Il m'a proposé ses gants.

Ça faisait longtemps que quelqu'un n'avait pas partagé ses gants avec moi. Je ne comprenais pas comment j'avais pu me tromper de chemin.

On est retournés sur nos pas. Luttant contre le vent comme de petits orphelins dans un conte du Grand Nord.

Il n'habitait pas loin et s'appelait John.

Je lui ai expliqué que je m'appelais Jana et que j'allais rendre visite à mon frère.

Et ton frère s'appelle Bror, il a dit. Je sais qui tu es.

Et toi tu vas où ? Je hurlais pour qu'il m'entende malgré le vent qui redoublait de force.

Nulle part, il a crié lui aussi. J'aime le mauvais temps c'est tout.

Il m'a indiqué une petite bifurcation. De faibles traces étaient encore visibles dans la neige.

J'habite un peu plus loin. Viens chez moi un moment pour te réchauffer. Tu reprendras ton chemin quand la tempête se sera calmée.

J'hésitais. Je ne reconnaissais pas ce John alors que j'aurais dû. En plus je savais que cette route menait chez Eskil Brännström.

Est-ce que tu habites dans la maison abandonnée ? Je lui ai demandé. Il a hoché la tête.

Je ne savais pas qu'elle était en état. Avec ta famille ou seul ?

On ne peut y vivre que seul, il a répliqué.

Le vent et la neige me fouettaient toujours le cou. J'avais le visage engourdi depuis un moment. Je l'ai suivi.

Il a refait du feu dans le poêle et sorti un plaid rose qu'il a étendu sur moi. En attendant que mes habits sèchent accrochés au dossier d'une chaise je suis restée assise sur la banquette de la cuisine en débardeur et en caleçon long.

Le plaid vient de la vallée d'Umeå. Quand on a déplacé les fous il y a eu une vente aux enchères.

Comme la pièce me semblait familière j'ai pensé que j'étais déjà venue. La cuisine avait un côté délabré doux et paisible. À part la banquette et les chaises typiques de la région fabriquées à la main il y avait une table à battants une grande armoire et une horloge déréglée qui faisait quand même tic-tac.

L'homme semblait habiter là. Il dormait probablement sur la banquette gustavienne où j'étais

assise jambes ballantes. Mes pieds ne touchaient pas terre.

Tu habites dans la cuisine ? j'ai demandé en prenant à pleines mains la tasse brûlante qu'il me tendait.

La plupart du temps. Au moins en hiver. L'été je dors au grenier ou dans la salle.

La salle, j'ai répété. J'essayais de mettre le doigt sur un vague souvenir. Est-ce qu'elle a une peinture au plafond ?

Il a hoché la tête et aspiré bruyamment son café directement dans sa soucoupe à travers un morceau de sucre qu'il tenait entre ses dents comme les vieux.

Je revoyais la salle. Une paire de bottes en caoutchouc jaune sur un coffre noir qui ne s'ouvrait pas. J'avais fini par utiliser une barre de fer plate en guise de levier. Je l'avais trouvée dehors piquée dans la terre comme une borne rouillée. Quand je l'avais enfoncée sous le couvercle la serrure avait giclé.

Vingt-cinq ans plus tard je ne me rappelais plus ce que contenait le coffre. Rien que de l'air renfermé si ça se trouve.

Tu sais qui était mon frère Adam ? il a demandé. Je n'en savais rien. Il a commencé à raconter.

On jouait dans le grenier à foin. On faisait des sauts périlleux depuis une poutre au plafond et on atterrissait dans le fourrage.

Adam avait quelques années de plus. Même quand je me forçais à surmonter ma peur il était toujours plus courageux que moi. Ce jour-là il avait volé un paquet de Glenn sans filtres et m'a demandé si je voulais essayer. Comme je ne

voulais pas passer pour un petit j'en ai pris une et je l'ai coincée entre mes lèvres pendant que mon frère grattait une allumette. Je n'ai pas fait exprès d'avoir une quinte de toux quand la fumée m'a râpé la gorge. Ça m'a fait lâcher la cigarette. Un objet de cette taille dans une botte de foin c'est à peu près aussi difficile à retrouver qu'une aiguille.

Si le foin avait été fraîchement récolté il aurait peut-être étouffé la braise mais plus on fouillait plus on brassait d'oxygène. Ça a commencé à brûler autour de nous.

Je suis redescendu sur le plancher de l'étable et j'ai couru dehors au soleil et à l'air frais avec un gros sillon de fumée accroché à mon derrière comme une queue. J'ai traversé la cour à toute allure pour chercher de l'aide à la ferme. Quand j'ai remarqué qu'Adam ne me suivait pas je suis retourné à la grange. Je l'ai appelé. Entre le feu et la fumée il y avait une fente et j'ai aperçu son bras qui pendait du grenier à foin.

L'homme s'est tu pour rassembler ses esprits. Puis il s'est affairé devant l'évier. Il a essuyé des restes de café moulu avec un torchon, écarté sa tignasse de boucles noires et repris son récit en me regardant.

La fumée l'avait probablement déjà étouffé. J'ai déplacé l'échelle en retenant mon souffle et grimpé aussi vite que possible. J'ai attrapé son bras et essayé de le tirer mais il était inerte et lourd. Et moi trop malingre.

Voilà. J'étais trop faible pour sauver mon frère. Je ne sentais même pas les flammes qui me dévoreraient les cheveux. Je ne sentais que la peau douce de son bras déjà mort.

Les bottes sur le coffre étaient à lui au cas où tu te poserais la question.

Une histoire tragique. J'avais l'impression qu'il mentait.

La chaleur du feu et le café fumant m'engourdissaient. J'aurais dû me rhabiller et continuer ma grimpette jusqu'à chez mon frère mais mon corps était mou et je manquais de volonté pour me jeter à nouveau dans la tempête. J'ai ramené mes jambes vers moi et essayé de reconnaître l'odeur. Pas désagréable. Quelque chose qui aurait pu venir d'ailleurs. De loin. D'un autre pays. Vieille crasse, aurait dit la mère. Je respirais peut-être la saleté comme un limier flaire une piste. Mais j'avais beau renifler je n'arrivais pas à l'identifier. Il m'a regardée.

Tu peux dormir ici si tu veux. Je peux te faire un lit par terre ou dans un fauteuil.

Il a préparé la banquette-lit et malgré mon dédain pour les contacts physiques avec des inconnus je lui ai proposé qu'on la partage même s'il fallait se serrer.

Il a soufflé la lampe. J'ai alors remarqué qu'il n'y avait pas d'électricité dans la maison. Un silence d'une qualité rare s'est répandu dans la pénombre tandis que le vent la neige le froid et la nuit s'acharnaient derrière les simples vitrages de la cuisine.

J'avais du mal à dormir. On écoutait nos respirations mutuelles tandis que les heures passaient. J'étais du côté extérieur avec une jambe sur le bord en bois dur. Il se pressait contre le dossier. Je sentais son corps en silhouette contre le mien même si on se frôlait à peine. L'air qu'il expirait

était quand même celui que j'inspirais. Comme si on avait été piégés sous l'eau et obligés de partager la même bouteille d'oxygène.

Ma jambe a glissé vers le milieu du lit. Son bras qui n'avait plus la force de se retenir a retrouvé sa place. Quand ma main s'est retrouvée dans son poing ouvert mes pensées se sont apaisées.

À mon réveil il faisait jour et la pièce semblait différente de la veille au soir. Les rideaux élimés et pâles qui encadraient les fenêtres étaient grêlés de petits trous. Des géraniums en train de sortir de leur hibernation se bousculaient juste devant.

John était déjà levé. Il avait remis du bois dans le poêle et ajouté deux bonnes cuillérées au marc de café de la veille.

Toujours allongée j'observais cette polaire orange Helly Hansen qui s'affairait devant l'évier. Quand l'habit s'est retourné j'ai vu pour la première fois son visage dans la lumière du jour et je n'ai pas pu résister. J'ai détourné les yeux.

Ce n'est pas grave, il a fait. J'ai l'habitude.

Il a posé sur la table des tasses puis des galettes de seigle du beurre et du fromage de Västerbotten. J'espère que tu as bien dormi, il a dit en souriant avant de s'asseoir avec sa soucoupe et son morceau de sucre.

Et après qu'est-ce qui s'est passé ? j'ai demandé. Après la mort de ton frère.

Cette fois je n'ai pas détourné les yeux. J'ai scruté les brûlures anciennes qui s'étendaient sur toute une moitié de son visage comme des sillons le long d'un banc de sable asséché.

Après la mort d'Adam tout a changé. Avant on était comme tous les petits fermiers. On arrivait

à peine à vivre de nos terres. Mon père travaillait comme journalier dans la forêt l'hiver et pêchait l'été. Quand il était parti c'était Adam qui décidait. Pas ma mère. Elle restait assise sur un tabouret à côté de l'évier et mangeait nos restes dans nos assiettes. Pas par soumission. C'était elle qui le voulait.

Son regard se figea dans le souvenir et il se tut.

Mon père m'accusait de la mort d'Adam. Il pensait que j'aurais pu le sauver. Comme en plus j'étais bec-de-lièvre et que j'entendais mal on m'a envoyé à Örebro dans une école où les becs-de-lièvre et les sourds étaient censés guérir.

Quel âge tu avais à l'époque ? j'ai demandé pour mettre un peu d'ordre dans la chronologie.

Dix ans presque onze.

Je me suis habillée. J'ai enfilé mon pantalon par-dessus mon caleçon long. Mes chaussettes et mes chaussures avaient eu le temps de sécher. Il neigeait encore mais seulement légèrement. Le soleil commençait à percer à travers la masse nuageuse. Peut-être que la journée serait belle.

Une lumière douce tombait sur son visage. J'aurais voulu toucher la brûlure pour la former ensuite en argile mais j'ai songé que le geste pouvait être mal interprété.

Je peux jeter un coup d'œil dans la salle avant de partir ?

Oui tu n'as qu'à y aller.

La pièce était fidèle à mon souvenir. Des motifs traditionnels pâlis au plafond et un mur en bois moucheté.

Même le coffre était toujours là. Mais sans les bottes en caoutchouc jaune.

Il y avait quand même un gros changement. Les parois étaient couvertes de peintures à l'huile de différentes tailles accrochées de façon rudimentaire à l'agrafeuse. On aurait dit des scènes. Le feu la fumée les visages l'herbe la mer les corps fragmentés les bottes en caoutchouc et les mains représentées avec tant d'habileté qu'ils en étaient photographiques.

C'est toi qui as fait ces tableaux ? j'ai demandé.
Il a hoché la tête.

Il m'arrive de peindre.

Tu les as déjà montrés à quelqu'un ?

Non à personne seulement à toi.

Toi tu sais peindre, j'ai dit stupéfaite. J'étais tellement troublée par le spectacle que j'ai cru bon de m'en aller. Je suis sortie à reculons en regardant le visage cicatrisé de John et sa tignasse noire en premier plan et les toiles en fond.

Au-delà des tableaux je nous voyais. Mon frère moi-même et les parents. La mère qui arrivait en courant. Qui hurlait de faire quelque chose. De le sauver. Les bêtes braillant d'excitation. Le cheval hennissant à mort.

John a secoué la main pour me dire au revoir. J'en ai fait autant. Après avoir refermé la porte j'ai couru jusqu'à l'essoufflement complet.

Deux

On buvait du whisky dans la cuisine chez mon frère. Ou plutôt il buvait du whisky et moi du thé. Il avait allumé un feu. J'essayais d'ignorer la crasse et le désordre. On est nés à quelques minutes d'intervalle et sur beaucoup de points on se ressemble. Surtout physiquement. Rougeauds et maigres avec des cheveux rêches et incolores. On était si ternes et insignifiants que personne ne se souvient de nous autrement que comme les jumeaux.

Si tu es là c'est qu'il a dû arriver quelque chose, il a dit.

Non il n'est rien arrivé de spécial. Je n'avais rien de prévu pour Pâques c'est tout.

Je pensais aux peintures dans la salle.

La soirée avançait. On a fait une promenade avec le chien d'élan. Le ciel était à nouveau étoilé. Le clebs nous tirait en avant à bonne allure. Il faisait moins douze et la neige crissait sous nos chaussures. Les lampadaires s'arrêtaient à hauteur de la maison de Göran Bäckström mais la lumière reflétée par la neige et les étoiles au-dessus faisaient amplement l'affaire.

On a parlé d'événements récents. De gens morts. Tombés malades. De la chasse à la perdrix en montagne et d'un accouplement réussi avec la chienne du voisin. Le genre de choses dont on parle à Smalånger. Mais pas de la raison pour laquelle Emelie l'avait quitté ni du délabrement de notre maison d'enfance.

Cette nuit-là aussi je l'ai passée sur une banquette gustavienne. Je n'ai même pas eu la force de me déshabiller. J'ai utilisé mon manteau comme couverture et je me suis endormie d'un coup.

Le lendemain j'ai enfilé une paire de gants en caoutchouc et rempli un seau d'eau savonneuse. Je me suis mise à faire le ménage. Une pièce après l'autre. En début d'après-midi j'avais aligné sur le perron des sacs-poubelle noirs pleins de canettes de bière. De cartons à pizza. De plantes en pot mortes. De journaux périmés. De restes de nourriture. De boîtes pour chien vides. De bouteilles d'alcool brisées. De bibelots cassés. De cadres de tableaux. Et de quantité d'habits de femme découpés en morceaux.

À ce qu'on dit tout le monde a un talent. Pour ma part je prenais plaisir à voir réapparaître les veines du plancher et luire à nouveau la détrempe du lambrissage. J'aimais regarder l'eau bouillante dissoudre la nourriture la graisse et le vomi. Et les autres substances qui recouvraient d'une épaisse croûte le carrelage les bancs et l'intérieur du frigidaire et du garde-manger. Je me réjouissais même de la machine à laver qui tournait en détachant la saleté incrustée depuis tellement de temps dans les draps les rideaux les tapis et les vêtements puis de les pendre dans l'armoire sèche-linge. J'avais

décidé de tout nettoyer pour évacuer l'angoisse de mon frère exactement comme je le faisais avec la mienne. Ça ressemblait à un jeu de Tetris. Les morceaux tombaient à la bonne place et refoulaient les pensées naissantes.

Assis sur la banquette de la cuisine mon frère me regardait avec indifférence. De temps en temps il prenait une gorgée de bière. Quand la bouteille était vide il allait en chercher une autre dans le garde-manger. J'arrivais peut-être trop tard.

Il paraît que tu as dormi chez Eskil Brännström, il a marmonné.

Tu veux dire chez John, j'ai répondu avec l'espoir qu'il développe. Mais il a pincé sa bouche taiseuse et continué à fixer des yeux le redoutable infini.

Je l'ai rejoint sur la banquette. J'ai pris sa bouteille et bu une gorgée de bière tiède.

Tu connais John ? j'ai demandé.

Tout le monde le connaît.

Pas moi.

Ça ne fait pas très longtemps qu'il habite là.

Peut-être, j'ai murmuré avant de revenir à la réalité. Tu n'as rien à manger ici. Il faut faire les courses.

Il s'est penché contre moi et si je ne connaissais pas mon frère j'aurais bien cru qu'il pleurait.

Il puait le chagrin et la sueur. J'ai mis mon bras autour de lui et je lui ai caressé les cheveux comme dans le temps.

Ça va s'arranger, j'ai dit. Ça va s'arranger.

Trois

J'ai sorti la jeep du garage en marche arrière et noué les sacs-poubelle dans la benne. Mon frère se faisait attendre. Pour finir il a ouvert la porte et laissé filer le chat qui a jeté un coup d'œil à la ronde et s'est faufilé sous le perron.

Mon frère est arrivé avec sa capuche d'anorak sur la tête. Il a jeté un coup d'œil à la ronde et s'est faufilé sur le siège du passager. Il a tripoté fébrilement les boutons pour faire démarrer le chauffage.

Il avait le teint pâle et si grisâtre que ses taches de rousseur s'étaient estompées. Et il ramenait régulièrement derrière ses oreilles les mèches de cheveux gras qui lui tombaient sur le visage.

Le chemin enneigé glissait et la voiture a dérapé en descendant la pente. À la bifurcation vers chez Eskil Brännström j'ai ralenti et conduit au pas en cherchant des traces dans la neige. Le chemin de la ferme semblait lisse et innocent.

Tu ne sais rien sur John, a repris mon frère. Ce n'est pas un mauvais bougre mais tu ne le connais pas.

Non et il ne sait rien sur moi. Enfin à part que je suis un parricide parce que ça tout le monde le sait.

Oui, a répondu mon frère, tout le monde le sait. Sauf qu'il n'est pas mort.

Comme d'habitude on nous dévisageait. Les gens tombaient en arrêt devant le diptyque qui se déployait sous leurs yeux puis se ressaisissaient et retournaient à leurs étiquettes de prix et leurs dates de péremption. Le petit supermarché Ica était à peine plus grand qu'une épicerie. Et il n'appartenait pas à la famille Icander même si c'est ce qu'on avait toujours dit.

La famille Icander était constituée d'une maman d'un papa et de plusieurs fils qui travaillaient au supermarché depuis aussi loin que remontaient mes souvenirs. Le cadet avait la soixantaine et à part son crâne dégarni il n'avait pas changé. Quand on est entrés il a paru sincèrement content de nous voir. Il faut dire que peu de gens revenaient au village. Ou venaient d'ailleurs pour s'y installer. Au mieux un quelconque réfugié sans le sou en placement temporaire. C'était sans doute pour ça qu'on n'avait jamais pris la peine de rénover ni de construire une extension. Les produits étaient toujours empilés sur les mêmes étagères le long des murs jusqu'au plafond.

En conduisant le caddie j'essayais de planifier quelques jours en avance. Mon frère me suivait comme en transe répandant sa mauvaise odeur lorsqu'il a brusquement aperçu Icander senior. Il s'est aussitôt immobilisé devant des marchandises.

Deux boîtes d'artichaut s'il te plaît, il a demandé. Icander l'a longuement dévisagé.

Les artichauts étaient rangés tout en haut. Des boîtes de conserve poussiéreuses comme des réserves de guerre. Le marchand a déplacé un peu son échelle et s'est mis à grimper. D'en bas on voyait les échelons fléchir sous son poids. M. Icander était gros voire carrément énorme. Ses fesses rondes se balançaient comme de la viande en gelée. La sueur coulait le long de ses joues. À chaque respiration sa poitrine immense expulsait un geignement.

Enfin merde, j'ai murmuré. Tu étais obligé de faire ça ?

Avec un ricanement méchant mon frère a regardé l'homme redescendre jusqu'au sol et lui tendre les boîtes.

Je t'en prie, il a dit. J'espère qu'elles seront aussi bonnes que la dernière fois.

On a déposé les courses sur le comptoir. À chaque produit qu'elle enregistrerait sur sa caisse, Mme Icander citait le nom de l'aliment. Ben du café. Ben du savon. Ben un bac de soda. Ben des tampons. Ben des oranges. Ben des gouttes pour les oreilles.

Elle a travaillé dans une pharmacie en Scanie, a précisé mon frère.

Quelle importance, j'ai voulu savoir. Mais il ne m'a pas répondu. Il était tout absorbé à dévisager un bonhomme un peu demeuré qui ne parvenait pas à nous quitter des yeux.

Pas étonnant qu'on n'ait pas très envie de faire les courses, a marmonné mon frère en rangeant les denrées dans des cabas cousus par la mère.

Personnellement ça m'amuse parfois d'attirer l'attention sans rien avoir à accomplir d'autre que d'exister. Bien qu'on ne soit pas du même œuf, on avait la plupart des caractéristiques qu'on attribue habituellement aux vrais jumeaux. On lisait les pensées l'un de l'autre et on parlait en canon.

De retour dans la voiture je lui ai demandé :

Qu'est-ce que tu vas préparer de bon avec les artichauts ?

Il m'a répondu par une grimace.

Non mais sérieusement. Pourquoi tu le tourmentes avec ces boîtes ? Il ne t'a quand même jamais rien fait de mal.

Qu'est-ce que tu en sais.

Rien. C'est pour ça que je te pose la question.

Mon frère regardait à travers le pare-brise avec des yeux de merlan frit. T'occupes, il a fini par marmonner.

Je me suis arrêtée à la station-service pour faire le plein et acheter du tabac.

Alors tu es de retour, m'a demandé la caissière. Pourtant je n'avais aucun souvenir de l'avoir rencontrée auparavant.

Il paraît que tu as dormi chez mon père. Heureusement que tu ne t'es pas perdue dans la tempête, elle a ajouté sans lever les yeux.

Ça a bien failli. Alors tu es sa fille ? j'ai demandé par pure politesse. Mais à ce moment-là elle s'occupait déjà d'un autre client.

Devant la pompe du diesel il y avait Finn avec son tracteur John Deere. Revenir au village c'était comme se retrouver en plein Truman Show. Tout tournait en boucle. Les gens faisaient les mêmes trajets à la même heure. La réalité ressemblait à

un symbole de l'infini. Y compris Finn et son John Deere.

Sympa la couleur, j'ai lancé en passant. Il a bondi comme si j'entrais par effraction dans ses pensées.

Ben Jana, il a dit. Ça fait un bail. Ses traits se sont adoucis quand il m'a reconnue. Il a fait quelques pas vers moi comme s'il avait l'intention de me donner l'accolade. Mais il s'est retenu et a remis les mains dans les poches de sa combinaison. Les mauvaises langues le traitaient de niais mais Finn était seulement un peu à part. Il se tenait à l'écart.

Je l'ai acheté l'année dernière. Si tu veux tu peux l'essayer ou alors juste faire un tour de parade à côté de moi. J'allais justement vidanger chez Olofsson, il a indiqué en faisant un signe de tête vers la pompe à fumier attelée à son tracteur.

Pas aujourd'hui, j'ai répondu. Mais un autre jour ça me va.

Alors tu restes un moment.

On verra, j'ai dit.

Je suis retournée à la voiture de crainte que mon frère ne tienne plus debout. Appuyé contre la portière il fumait. Je l'ai pris par les épaules et persuadé de s'asseoir sur le siège. Je l'ai averti. Il faut qu'on passe à la décharge avant que ça ferme.

Tu veux dire le parc de recyclage, il a précisé en entrouvrant la vitre et en allumant encore une cigarette.

Oui enfin tu vois de quoi je parle.

Elle a déménagé. Maintenant elle est vers la station d'épuration. C'est ouvert le lundi et le jeudi de 7 heures à midi. Les semaines paires.

Et les semaines impaires ?

Fermé.

Alors on est retournés à la maison.

Tu te rappelles quand on tirait les rats de la décharge au fusil à air comprimé, j'ai repris pour alléger l'atmosphère.

Oui. C'était sympa. Jusqu'à ce que tu mettes une balle dans la jambe de Roger Gran.

Moi ? Ce n'était pas toi ?

Toi moi moi toi, il a répondu. Un de nous deux je suppose.

C'était toi c'est sûr, j'ai dit. Les ramasseuses d'airelles nous ont ramenés. Roger pleurait à côté de toi. Il avait le mollet qui saignait. Il a chialé pendant tout le trajet jusque chez lui.

Roger a toujours été une mauviète, a lâché mon frère.

Arrivés chez nous – puisque j'appelais toujours la ferme Kippo chez moi – on a rangé ensemble les courses à la cave. Le désordre régnait même dans cet espace froid et sombre où seuls les aliments et les géraniums se plaisaient tout l'hiver. Mon frère n'y était pas seulement venu chercher des oignons et des pommes de terre. Il y avait un cendrier plein de mégots. Ici et là des canettes de bière vides. Je grelottais déjà.

Qu'est-ce que tu fabriques ici, j'ai demandé.

J'hésite, il a dit. Parfois j'ai l'impression que rien n'existe réellement. Dans ces moments-là je viens ici je m'assois par terre et j'ai froid. Je sens le froid.

Mon frère faisait naufrage. Il avait besoin d'aide pour retrouver le cap. Il se nourrissait sûrement mal. Il devait manger liquide et fumer beaucoup

de cigarettes. Il était aussi maigre qu'un pupille de l'Assistance publique.

Ensemble on a mis les déchets dans le sac Ica et grimpé sur l'échelle abrupte.

Tout à coup je me suis dit que je n'avais pas pensé à Henrik. Je n'avais pas eu l'espace mental. J'ai décidé de rester un peu plus longtemps que prévu et de m'installer dans mon ancienne chambre d'enfant. Mon frère s'est appuyé au chambranle pour me regarder changer les draps de mon lit étroit. J'ai ajouté une couverture. Le même plaid rose que chez John. Ils avaient dû les trouver à la même vente aux enchères.

Sur les murs il y avait encore des affiches de pop stars, des dessins d'enfant et des tableaux accrochés là faute de place ailleurs. Même mes anciens bibelots. Des porte-clés des coquillages du mica des cailloux ramassés sur la dune et posés sur des napperons brodés que la mère avait fabriqués en telle quantité qu'il y en avait des cartons entiers au grenier.

En tout cas elle savait broder, a dit mon frère en se décollant du chambranle pour s'asseoir au pied de mon lit.

Tu n'es pas venue quand elle était malade. Elle t'a réclamée et je t'ai téléphoné. Tu aurais pu faire l'effort.

J'ai répondu la même chose que quand il m'avait appelée. Je ne voulais pas la revoir. Ni vivante ni morte.

Les murs craquaient sous les rafales. Le vent s'était à nouveau levé mais dans la chambre il faisait bon comme si elle était toujours restée chauffée.

Elle est restée chauffée tout le temps, a dit mon frère. La mère insistait au cas où tu rentrerais. Je trouvais ça inutile mais je n'avais pas le cœur de lui dire la vérité.

Laquelle ? j'ai demandé. On a tous les deux ramené nos cheveux rêches derrière nos oreilles.

Pourquoi est-ce qu'on l'appelait la mère au lieu de maman ou simplement mère voire Siri ? J'avais le vague souvenir que ça venait d'une série télé norvégienne mais après tant d'années impossible de changer cette habitude. Papa était donc devenu le père les rares fois où on parlait de lui.

Mon frère s'est levé en me demandant si je voulais manger ou boire quelque chose puis il est redescendu dans sa chambre.

Quant à moi je me suis glissée sous l'édredon rouge et lisse. Je voulais repenser à ma nuit sur la gustavienne chez Eskil Brännström mais c'est la mère qui a fini par occuper mes pensées. Elle n'avait donc pas éteint le radiateur. Dire que j'étais de retour dans ma chambre d'enfant douillette alors qu'invalidé après un coup de sang elle était reléguée à la maison de repos. Un jour peut-être, j'ai pensé en allumant mon téléphone. La boîte d'appels en absence était vide. Celle des messages aussi.

L'autre-là n'avait qu'à appeler elle-même. Ou envoyer un SMS. De toute façon qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir à dire, l'autre-là. Peut-être bonjour. Ou salut sympa d'avoir fait ta connaissance. Merci pour ton hospitalité. Beaux tableaux. J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir. L'autre-là pouvait aussi bien s'abstenir. De toute façon elle n'avait même pas son numéro.

À l'heure du petit-déjeuner le silence régnait encore dans la maison et malgré le boucan que j'ai fait en sortant de quoi manger et en préparant le café la chambre de mon frère est restée close. J'ai haussé le volume de la radio. La voix monotone du bulletin météo annonçait une belle journée. Le vent avait molli. Les gouttes qui tombaient du toit présageaient le printemps.

Dans le cagibi sous l'escalier j'ai trouvé un anorak et une paire de gants tricotés par la mère. Il y avait même des bottes laponnes qui m'allaient à peu près. J'ai décidé d'emprunter les skis de fond de mon frère appuyés contre le perron. Un épais manteau de neige couvrait encore tout le terrain hormis la route. Mais je n'avais aucune envie de la prendre.

La clé de l'armoire à fusils était pendue à son crochet. J'ai ouvert par simple curiosité et constaté que mon frère était toujours aussi passionné par les armes. L'une après l'autre je les ai sorties. Tenues et soupesées. Après avoir testé les viseurs j'ai opté pour un 222 qui avait l'air neuf.

Dehors j'ai épaulé et visé une grive. J'avais tendance à trembler mais la crosse se calait quand même bien dans le creux de mon épaule et le poids était parfait.

La seule chose que tu peux chasser en ce moment c'est la corneille. Mon frère était sur le perron. Il oscillait d'une jambe sur l'autre. Ses yeux avaient du mal à s'ouvrir sous le soleil de la fin d'hiver. Des relents de gueule de bois s'échappaient de sa bouche quand il parlait.

Mais il n'y a quasiment plus de corneilles ici. Pas dans la forêt en tout cas.

Beau fusil, j'ai dit. Il est neuf ?

Il a hoché la tête.

Je croyais que tu préférerais les crosses en bois.

Il a haussé les épaules. Tu n'as qu'à tirer un coq de bruyère.

Malgré la neige collante la glisse était bonne. J'ai skié jusqu'à un chemin forestier également déblayé en hiver pour les habitants des fermes. Les oiseaux de la forêt aimaient y picorer le gravillon décroché par le chasse-neige. Sur mon dos le fusil me paraissait léger. Le soleil me réchauffait le visage. Je me sentais d'humeur légère et attentive aux volatiles qui passaient d'arbre en arbre. Surtout des corbeaux.

Au bout de quelques kilomètres j'ai atteint la route et je me suis arrêtée pour écouter la forêt. Les arbres craquaient de bonheur que le froid lâche enfin prise. De gros blocs de neige tombaient des branches et s'écrasaient au sol. C'était la forêt de mon enfance. La forêt Kippo qui me caressait de ses bras résineux.

Le père nous avait appris à chasser. Au village les pères apprenaient ça à leurs rejetons. On marchait à côté d'eux jusqu'à ce qu'on ait l'âge d'obtenir la licence et on intégrait l'équipe.

J'aurais dû fusiller ce salopard au lieu de lui planter une fourche à foin dans le ventre. Une mort propre. À la place de ça il a continué à vivre comme si de rien n'était. En réalité je me rappelais à peine le déroulement des faits. Ou alors je ne voulais pas. Certains souvenirs restaient hors de portée. C'était comme d'aligner des images dont la plupart sont totalement nettes. On voit le père

battre la mère. Battre le frère. Et après l'écran reste vide. Pas blanc mais aussi lisse et brillant que du laiton parfaitement lustré.

Quelque chose s'est envolé. Plus gros qu'un corbeau. Un coq de bruyère. Effrayé par ma présence il a dévoilé sa cachette. J'ai chargé en silence une cartouche dans la culasse et je me suis lentement approchée d'une branche qui me servirait de support.

Voyant l'oiseau dans le viseur j'ai baissé mon arme pour viser légèrement au-dessous de la poitrine et j'ai pressé la détente. J'ai suivi l'oiseau pendant ses derniers instants en vie avant qu'il atterrisse dans la neige et s'immobilise.

Mes skis se sont emmêlés dans le pin tordu. Même s'il n'y avait que cinquante mètres entre moi et le coq je ne savais plus très bien où il se trouvait. Si j'avais ôté mes skis et avancé en enjambant la neige je me serais enfoncée dans la soupe. Je n'avais plus qu'à continuer dans la direction la plus probable et espérer que le soleil ne se couche pas trop vite. Surtout si mes recherches traînaient. La sueur collait sous mon anorak. J'avais les talons irrités à cause de mes chaussettes qui descendaient dans mes bottes. Je voulais à tout prix trouver l'oiseau. Et m'assurer qu'il était bien mort et pas seulement blessé.

Est-ce que j'avais marché dans la bonne direction ? Un autre coq de bruyère s'est envolé. Je n'étais qu'à quelques mètres mais je n'ai pas tiré. Une poule. Une triste pensée a surgi dans l'esprit du prédateur. La femelle devait chercher son compagnon. Sinon elle ne se serait pas aventurée si

près. Sous un sapin isolé parmi les grands pins j'ai trouvé le mâle mort.

Je l'ai ramassé. Un beau spécimen de plus de quatre kilos. Je l'ai tenu contre moi comme un bébé endormi. Il était encore chaud.

Quatre

Pâques. On a préparé le repas côte à côte en parlant la langue des taiseux. On a découpé des légumes pour une soupe de lotte. Mon frère s'est resservi du vin. L'effet de l'alcool restait encore discret.

J'ai vidé le coq. Le contenu de ses intestins s'est déversé dans l'évier : des aiguilles de pin à moitié digérées. Dégoûtée par l'odeur et dégoûtée de moi-même une vulgaire braconnière j'ai dépecé le corps et je l'ai mis au congélateur.

Les coqs de bruyère sont comme les cygnes ? j'ai demandé à mon frère. Il a juste secoué la tête.

Passe-moi l'ail, il a dit. Et le thym. On dirait que la ville t'a rendue sensiblarde. En plus l'union de deux cygnes pour la vie est un mythe. Ils sont infidèles et se séparent. C'est pareil pour tous les oiseaux. La femelle reluque les autres mâles pour faire de plus beaux enfants. Le mâle passe à l'improvisiste au perchoir des voisins.

On mesurait la même taille. On avait les mêmes cheveux rêches qu'on ramenait derrière nos oreilles. Le même teint pâle et rougeaud et les

mêmes taches de rousseur. On souriait rarement ce qui était dommage car on avait de bonnes dents bien alignées. Je me suis demandé ce qu'on avait encore en commun mentalement.

Tu restes longtemps ? il a demandé en levant son verre en l'air pour trinquer.

Qu'est-ce que tu entends par longtemps ?

Je veux dire est-ce que tu comptes t'installer ici.

On a gardé le silence. Je me suis demandé quelle serait la meilleure réponse. Enfin si réponse il y avait.

Eh ben je ne sais pas, j'ai répondu sur la défensive. Je ne lui avais pas parlé de mon travail ni d'Henrik. Et il ne m'avait pas questionnée jusque-là.

Il y a un poste d'aide à domicile à pourvoir à la commune, il a repris. Comme Maria a cassé sa pipe. Enfin cassé sa pipe. Façon de parler.

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Rien, il a répondu en se cachant derrière le crépitements des légumes dans le faitout brûlant.

On a mangé en silence. Ce n'était pas désagréable. De toute façon j'entendais ses pensées. Il se disait que je lui avais manqué. Il voulait que je m'installe. On avait dressé la table dans la salle. On avait mis sur la table Empire une nappe brodée par la mère et allumé les bougies dans le lustre.

Après le repas mon frère a pris une cigarette et soufflé quelques ronds de fumée.

Puis on s'est mis à parler. De tout sauf de ce qui nous détruisait.

Au petit matin mon ordinateur déchargé était sur la table à côté des bouteilles de vin des tasses à café délicates et des verres à cognac.

J'avais candidaté au poste d'aide à domicile dans la commune de Smålånger et cliqué sur envoyer.

Ils doivent vraiment être désespérés s'ils embauchent quelqu'un qui leur envoie une demande aussi brouillonne à 1 h 45 du matin entre le réveillon et le jour de Pâques, j'ai fait remarquer en balayant des miettes du plat de la main.

Buvons à la santé de l'aide à domicile buvons à la santé de Jésus couché dans sa grotte en attendant d'être ressuscité, a dit mon frère.

Buvons à nous et à l'église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, j'ai renchéri. Puis j'ai monté l'escalier en titubant jusqu'à l'équipe du championnat du monde de 1974. Cette année-là je n'étais même pas née. J'avais acheté l'affiche au marché aux puces et je l'avais accrochée avec des punaises. Je lisais les noms comme on récite une prière.

Mais il me restait une chose à faire cette nuit-là.

J'ai appelé le cent dix-huit cent dix-huit et j'ai demandé à être transférée à John Brännström dans la localité de Smålånger.

Il n'a pas paru spécialement étonné.

Merci pour l'autre jour, j'ai bafouillé.

C'est moi qui te remercie. Vous allez bien toi et ton frère ?

Ça peut aller.

Je me sentais épuisée. J'avais mal au dos après ma randonnée à ski. Toutes les choses importantes que j'avais prévu de lui dire se sont évaporées.

On peut se voir ? j'ai demandé.

Oui.

On a raccroché. En pensée je me suis endormie contre son corps qui entourait ma maigre

gambette. Puis j'ai couru dans une canalisation d'égout avec de l'eau jusqu'à la taille et la certitude que j'aurais dû me souvenir de quelque chose. Mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

Cinq

Le jour s'est lentement levé. De l'aube on est passé à la matinée puis à la mi-journée puis à l'après-midi. Puis je me suis assise sur le bord de mon lit et j'ai fixé les soucis éclos du papier peint jaune clair. Petit à petit la veille au soir m'est revenue. J'avais recherché un emploi et appelé John. Mon ver solitaire s'est mis à ronger ma graisse intestinale. Je me rendais compte à quel point je m'étais empêtrée dans un filet d'enfance aux mailles tellement serrées qu'il allait me retenir au village.

Après l'angoisse vint la gueule de bois. Georg ÅBY ERICSON Georg EDSTRÖM Ralf HELLSTRÖM Ronnie TAPPER Staffan KINDVALL Ove et les autres joueurs me regardaient de haut : une triste figure KO sur un lit d'enfant avec une coulure de bave le long de la joue. La figure s'est rendormie et ne s'est réveillée qu'au soir tombant.

J'ai préparé du café et frappé à la chambre de mon frère. Le silence régnait. Même en collant l'oreille à la porte pas moyen de distinguer un ronflement ou une respiration.

Märit Ljungqvist et le fossoyeur Nordin. Plusieurs de mes collègues et des gens que je connaissais à peine avaient manifestement décidé de fêter Noël à la ferme Kippo.

Dans un interstice entre les félicitations et les salutations je me suis faufilée au grenier. J'ai évité la huitième marche d'une grande enjambée et je me suis enfermée dans ma chambre d'enfant. L'équipe nationale de football de l'an 1974 m'observait d'un air sévère. Je ne voulais pas me cacher. J'avais juste besoin d'un instant de solitude.

J'ai fouillé dans l'armoire et trouvé une robe que j'ai renflée sous les bras. Je l'ai enfilée par la tête. Je ne me rappelais même plus la dernière fois que je l'avais portée. Peut-être pour ma confirmation. Ou jamais. Elle m'allait. Le modèle était vieillot. Elle ferait l'affaire.

À travers le plancher j'entendais de la musique et du brouhaha. Autrefois mon frère et moi on tendait l'oreille pour saisir les nuances dans les voix. Quand le volume de la musique montait. Quand le volume des voix montait. Quand les pas montaient dans l'escalier.

Il me fallait quelque chose aux pieds pour aller avec la robe. Au grenier j'avais aperçu plusieurs paires de chaussures de ville de la mère. Pour finir j'en ai trouvé une à talons bas noirs qui ne faisaient pas trop Armée du Salut. Quand j'ai fermé la boucle sur le côté mes yeux se sont arrêtés sur le tableau ficelé. Je n'y avais plus repensé depuis que je l'avais rangé. Je l'ai descendu dans ma chambre. J'ai fermé la porte et déchiré le papier kraft.

Il n'était pas encadré.

Juste punaisé à de l'aggl.

Je l'ai contemplé si longtemps que je me suis presque fondue dans l'image.

Le motif avait la même logique que la plupart des choses de la vie. Ou la même absurdité.

À travers le sol j'ai entendu frapper de nouveau. La voix rauque de Diana à travers les boiseries. Celle de John.

Je me suis regardée dans le miroir à barbe sur le mur. Les cheveux détachés dans mon dos. Une gerçure douloureuse sur ma lèvre inférieure. J'ai appuyé sur un tube de crème et étalé une noisette sur ma bouche et mes joues desséchées par le froid. Puis je suis descendue.